

—Non, non, mon noble ami, nous n'avons même plus le droit de pied à terre en ce château.

Ce jour-là Teniers rentra plus tristement encore que de coutume en son logis.

—Pourquoi ai-je vendu ce château ? disait-il avec amertume ; au moins là je serais en quelque sorte plus près de ma chère Anne ; je m'imaginerais encore la voir et l'entendre.

Le lendemain, il ne put s'empêcher de retourner à Pesck. Le conseiller l'ayant rencontré au bord de l'étang le pria d'entrer au château et le présenta à Isabelle de Fresne. C'était une jeune fille blonde et blanche, qui s'ennuyait dans la solitude. Elle avait le regard tendre et naïf d'Anne Breughel.

Teniers en fut charmé.

Elle peignait un peu ; le peintre offrit de lui donner une leçon dans son ancien atelier.

Une giboulée vint fondre sur le château : le conseiller retint Teniers, qui ne fut point fâché du contre-temps.

Le souper fut très-gai. Le peintre se croyait presque revenu à son ancienne splendeur. La douce figure d'Anne Breughel manquait au tableau ; mais Isabelle de Fresne avait bien du charme.

—Quelle fâcheuse idée vous a prise de quitter ce château ? dit le conseiller au dessert. Pour augmenter le patrimoine de vos enfants, je le sais ; mais c'est pousser trop loin l'amour paternel. A un génie tel que le vôtre, il faut un palais pour asile.

—Mon vrai palais, c'est la nature, dit le peintre, en jetant un regard d'envie sur les lambris dorés du château des Trois-Tours.

—Mon vœu le plus cher, monsieur Teniers, serait de vous avoir ici durant toutes les belles saisons.

—En vérité, monsieur le conseiller, je serais fier de vivre en si bonne et en si belle compagnie ; mais le temps des fêtes est passé pour moi. J'ai été un grand seigneur ; aujourd'hui je ne suis plus qu'un peintre. Toute ma joie est sur ma palette. Je peindrai encore le bonheur, mais le bonheur des autres.

Disant cela, Teniers regardait tendrement Isabelle. La jeune fille rougit et parla d'autre chose.

IV.—LE MAL INCURABLE.

Le lendemain, Teniers se leva dès l'aube pour retourner à Bruxelles.

Pendant que son cheval mangeait l'avoine, il alla se promener au bord de son étang bien-aimé.

La matinée était des plus fraîches et des plus gaies ; un vent léger secouait la brume au-dessus des prairies de Vilvorde. Grâce à l'orage de la veille, la campagne répandait l'odeur pénétrante des herbes et des buissons ; le soleil levant blanchissait le haut des tours et la cime des arbres ; enfin la matinée était pleine d'amour et d'espérances.

Teniers s'appuya contre le tronc d'un saule pour regarder tour à tour l'étang et le château. Il était perdu dans ses chers souvenirs, quand tout à coup, levant pour la vingtième fois les regards vers la fenêtre adorée où s'appuyait Anne Breughel durant les beaux soirs, il vit apparaître son image comme par enchantement.

C'est bien elle, avec ses blonds cheveux tombant en longues boucles ; voilà bien cette figure pensive où la grâce naïve sourit.

Il allait tendre les bras, quand il reconnut Isabelle de Fresne.

—Hélas ! dit-il en baissant la tête, ce n'est pas elle, et pourtant...

Il rentra au château, monta à cheval et partit lentement.

Durant toute une semaine, il ne fit rien de bon. Il voulut peindre le portrait d'Isabelle de Fresne ; mais c'était une œuvre au-dessus de ses forces. A peine ébauché, ce portrait lui rappelait en même temps Anne Breughel et Isabelle de Fresne. Ces deux charmantes images étaient pour jamais enchaînées sous son regard.

Il chercha des distractions, craignant de devenir amoureux. Il fit un voyage en France ; il partit même pour l'Italie ; mais à peine à Lyon, l'amour lui fit rebrousser chemin.

A son retour, il trouva une lettre du conseiller, qui se plaignait de son oubli.

« Venez, monsieur ; nos paysans eux-mêmes sont en souci de voir leur seigneur, et ma fille trouve que ce n'est pas assez de prendre une seule leçon de peinture, même d'un maître tel que vous. »

Teniers partit aussitôt pour Pesck. Le conseiller le pria avec instances de passer au château le reste de la saison ; Teniers s'y installa à toute aventure, ne sachant s'il était plus heureux pour lui de fuir Isabelle que de la voir sans cesse.

Par hasard, sans doute, la jeune fille avait depuis peu pour suivante une des caméristes d'Anne Breughel ; ce fut une autre illusion pour le pauvre Teniers, qui, en la rencontrant, voulait toujours lui demander si sa femme était à la promenade sur l'étang ou dans la prairie. Cette fille, par habitude sans doute, habillait sa nouvelle maîtresse comme l'ancienne ; c'était la même coiffure, la même plume au chapeau, les mêmes dentelles, les mêmes couleurs.

Teniers s'imaginait souvent rêver à la vue de ce souvenir vivant, si doux et si triste. Plus d'une fois, en baisant la main d'Isabelle de Fresne, il croyait ressaisir son bonheur passé ; chaque jour, il découvrait de nouvelles ressemblances ; hier c'était la main, aujourd'hui c'est le pied : jamais l'illusion n'a été si puissante.

Il faillit en devenir fou.

A certaines heures, il s'éloignait en toute hâte du château dans la crainte de ne plus pouvoir maîtriser son cœur.

—Qu'avez-vous donc, mon hôte ? lui demandait le conseiller, frappé de ses distractions inquiètes ; est-ce que notre façon de vivre ne vous plaît pas ? Votre mine ne fait pas honneur à notre maître d'hôtel.

—Je n'ai rien, répondait Teniers ; un souvenir, un regret, je ne sais.

V.—LA GUERISON.

Un soir, après le coucher du soleil, comme le peintre était assis au bord de l'étang, secouant du pied les roseaux, évoquant les gracieuses images du souvenir, Isabelle de Fresne et sa suivante vinrent à passer dans la nacelle.

Grâce à la nuit tombante qui jetait un voile léger, grâce à sa rêverie nuageuse, grâce à un grand chien qui suivait la nacelle à